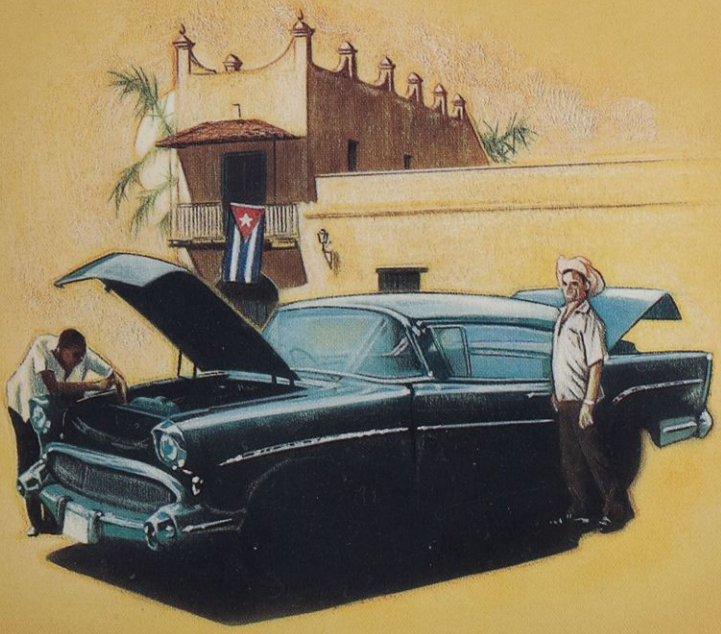
GÉRARD DELTEIL

LA NUIT DE L'APAGÓN

roman



cuba

AVENTURES SANS FRONTIÈRES

FLEUVE NOIR

NC

AVENTURES SANS FRONTIÈRES

Collection dirigée
par Daniel Riche

E.L8°4
36345

LA NUIT DE L'APAGÓN

DANS LA MÊME COLLECTION

1. *Les nuées d'Anaa* — Lucien Maillard
2. *Tropicales* — Yves-Marie Clément
3. *La nuit de l'apagón* — Gérard Delteil
4. *Rendez-vous à Khusdar* — André Jammet

A PARAÎTRE

5. *Après le bout du monde* — Pierre Pelot
6. *Le rallye des Incas* — Marc Eisenchteter

823
2276759

GÉRARD DELTEIL

LA NUIT DE L'APAGÓN

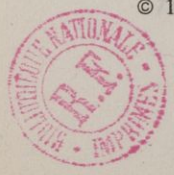
UNE AVENTURE DE DOMINIQUE LUBIN

FLEUVE NOIR

DL 19 OCT. 95 31412

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant aux termes de l'article L. 122-5, (2° et 3° a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite » (art. L. 122-4).
Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

© 1995, Éditions Fleuve Noir.
ISBN 2-265-05163-2

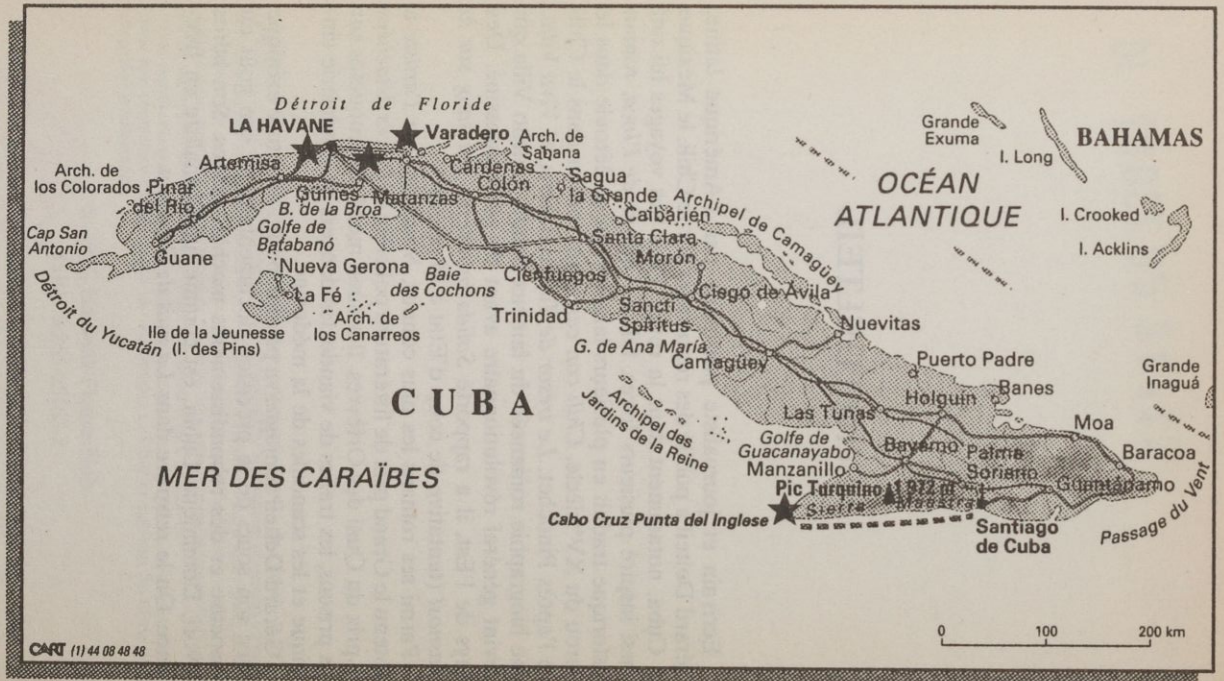


Gérard DELTEIL

Ecrivain et journaliste passionné par l'Amérique latine, Gérard Delteil a publié des reportages sur le Chili, le Mexique et Cuba, notamment dans la revue *Viva*. Ses voyages lui ont aussi inspiré plusieurs livres, tels *Le miroir de l'Inca*, roman historique traduit en plusieurs langues qui se déroule dans le Pérou du XVe siècle, *Chili con carne*, un thriller dans le Chili de l'après Pinochet, *Le trésor de Tupac Amaru*, et *Viva Villa*, une biographie romancée du fameux bandit Pancho Villa qui devint général révolutionnaire avant de périr assassiné. Des pays de l'Est, il a rapporté *Solidarmoche* et *Du sang sur la glasnost* (tentative de coup d'Etat à Moscou).

Parmi ses romans les plus connus, *N'oubliez pas l'artiste* a obtenu le Grand prix de littérature policière et *Pièces détachées* le prix du Quai des Orfèvres. Il a aussi mené des enquêtes sur les prisons, les trafics de viande, les dangers de l'industrie chimique et les scandales de la médecine.

Gérard Delteil conjugue sa passion pour l'aventure exotique avec son souci de la précision documentaire et son goût du suspense et des rebondissements machiavéliques. Son héros favori, Dominique Lubin, est comme lui journaliste en free-lance. On le retrouve dans *La nuit de l'apagón*.


Détroit de Floride
LA HAVANE
Varadero
Arch. de Sabana
Artemisa
Arch. de los Colorados
Pinar del Río
Cárdenas
Sagua la Grande
Colón
Güines
Matanzas
B. de la Broa
Golfe de Batabanó
Cap San Antonio
Guane
Nueva Gerona
Baie des Cochons
Cienfuegos
Caibarién
Archipel de Camagüey
Santa Clara
Morón
La Fé
Arch. de los Canarreos
Ile de la Jeunesse (I. des Pins)
Détroit du Yucatán
Trinidad
Sancti Spíritus
Ciego de Avila
Nuevitas
G. de Ana María
Camagüey
Puerto Padre
Grande Inaguá
Banes
Holguín
CUBA
Las Tunas
Moa
Archipel des Jardins de la Reine
Golfe de Guacanayabo
Bayamo
Baracoa
Manzanillo
Palma Soriano
Guantánamo
Pic Turquino 1 972 m
Sierra Maestra
Cabo Cruz Punta del Inglese
Santiago de Cuba
Passage du Vent
MER DES CARAÏBES
OCÉAN ATLANTIQUE
Grande Exuma
BAHAMAS
I. Long
I. Crooked
I. Acklins
0
100
200 km
CART (1) 44 08 48 48

1

Je n'avais jamais vu des yeux semblables. Ils tiraient sur le bleu, un bleu d'une nuance subtile et chaude. Ces flaques claires en forme d'amandes allongées où scintillaient des reflets dorés tranchaient de façon étrange dans ce visage café au lait encadré d'une multitude de petites tresses artistement nattées. La femme à qui appartenaient ces prunelles de chatte siamoise s'avança vers moi. Ce n'est qu'après avoir échappé à la fascination de son regard que je remarquai ses jambes, d'une longueur ahurissante, moulées dans un collant fluo multicolore. Un buste de bas-relief égyptien les prolongeait. Les pointes des seins menus et haut perchés formaient deux taches brunes sous le débardeur de coton blanc. Chaque mouvement de cette surprenante créature était empreint d'une indolence sensuelle qui ne devait rien à l'affectation ou à la volonté de séduire. On sentait qu'elle se déplaçait ainsi avec autant de naturel qu'elle respirait.

Elle s'immobilisa à cinquante centimètres de moi, sans cesser de me fixer.

Je me tenais adossé au parapet de pierre du Malecoñ, l'immense boulevard qui sépare La Havane de la baie. Lorsque la tonitruante sono de la discothèque installée de l'autre côté de l'avenue marquait une pause, le fracas des vagues se brisant sur les rochers montait jusqu'à moi. Au loin, on distinguait les feux de position d'un navire qui glissait lentement dans la baie.

— Je peux t'aider, *amigo.*

Je la pris d'abord pour une des innombrables *jineteras* qui traquaient les étrangers dans les parages. Instinctivement, je passai la main sous la bride de mon sac. Les détrousseurs professionnels agissent souvent par deux ou trois. Une jolie fille attire l'attention du client tandis que ses complices opèrent. Cette tactique a fait ses preuves sous toutes les latitudes.

Elle avait deviné ma nationalité car elle m'avait abordé en français. Comme je ne bronchais pas, elle répéta sa phrase en espagnol.

— *Puedo ayudarle, amigo.*

Au ton de sa voix, il me sembla que c'était une affirmation et non une question. Une affirmation qui contenait bien sûr une proposition, mais pas celle que je m'attendais à entendre en la voyant s'approcher.

— De quelle façon ? demandai-je pourtant, pour m'assurer que mon intuition ne me trompait pas.

— Tu cherches quelqu'un. Tout seul, tu ne le trouveras pas. Je peux t'aider.

— Comment sais-tu que je cherche quelqu'un ?

— Si tu m'offrais un Pepsi au bar du *Habana libre* ou du *Nacioñal*, nous pourrions en discuter tranquillement.

La plupart des garçons et des filles qui rôdent sur le Malecoñ rêvent de se faire inviter par un étranger dans un de ces endroits merveilleux que sont à leurs yeux les grands hôtels et les boîtes pour touristes, où ils ne peuvent pénétrer seuls. Ensuite, ils tentent de grapiller quelques dollars et de rester le plus longtemps possible dans le sillage du poisson qu'ils ont ferré et dont ils croient les poches pleines de billets verts. Toutes et tous ne se prostituent pas pour autant. Que voulait au juste cette *Indiana* [1] aux yeux clairs ? L'apprendre ne me coûterait pas plus de dix dollars, le prix de deux consommations. Sa compagnie manquait certes de discrétion mais je n'avais rien à perdre et personne ne m'avait demandé d'être discret.

— *Vamos.*

Elle m'emboîta le pas. Les jeunes gens qui nous entouraient nous regardèrent partir côte à côte avec une ironie teintée d'un léger mépris. Par cette nuit tiède, garçons et filles étaient nombreux sur le boulevard, à palabrer, draguer et se livrer à toutes sortes de transactions plus ou moins mystérieuses en buvant de la mauvaise bière ou du rhum au gou-

1. Terme cubain pour désigner les mulâtres.

lot. Une petite foule se massait devant la discothèque dont les cerbères, deux géants en chemises à fleurs, ne laissaient entrer les clients qu'au compte-gouttes. Des gamines noires esquissaient des pas de danse au milieu de la chaussée. Deux miliciens débraillés, la casquette de travers, affalés sur leur Lada de service cabossée, les accompagnaient en claquant dans leurs mains. Un vélo sur lequel se perchaient trois adolescentes, deux blondes et une noire, glissa lentement devant nous puis disparut derrière l'angle d'un palais colonial en ruine.

Je fis monter l'*Indiana* aux longues jambes fluo dans ma Toyota noire. Cette voiture non plus n'était pas discrète, elle me donnait le sentiment d'appartenir à une race extraterrestre, mais Cuban-auto n'avait rien pu ou rien voulu me proposer d'autre. Des enfants se précipitèrent dans notre direction en piaillant. Je démarrai avant qu'ils ne nous aient rejoints. Les gosses de La Havane ne crèvent pas de faim comme les gamins de Bogota ou de Rio, ils tentent d'obtenir quelques menus objets, ou, mieux encore, le dollar qui représente plusieurs jours de travail de leurs parents. J'avais pourtant du mal à m'habituer à les voir tendre la main. Ma compagne décela sans doute mon malaise.

— C'est de la faute de leurs parents. Ils ne devraient pas les laisser dans la rue. C'est une honte pour notre pays, dit-elle.

Je commençais à m'orienter assez bien dans cette ville. Je quittai le Malecoñ pour pénétrer dans le

quartier des hôtels. Devant le *Nacioñal*, aux quatre coins du carrefour, une demi-douzaine de filles tapinaient sous l'œil indifférent des miliciens qui surveillaient le palace. Lorsque je m'arrêtai au feu rouge, la Toyota provoqua un petit mouvement d'intérêt que la présence de l'*Indiana* à mes côtés dissipa très vite. Je dédaignai le parking officiel pour me garer un peu plus loin, dans une rue tranquille, devant la vitrine poussiéreuse et fêlée d'un magasin ne proposant que des poupées russes et quelques jouets de bois. Nous marchâmes en silence jusqu'à l'entrée de l'hôtel où un flic en chemisette blanche armé d'un walkie-talkie vérifia mon passeport, puis nous allâmes nous installer dans un box du bar, face à face. A la table voisine, deux Canadiens chauves et ventrus pelotaient des gamines qui auraient pu être leurs filles, sinon leurs petites-filles. L'un d'eux m'adressa un clin d'œil auquel je ne répondis pas.

L'*Indiana* sourit, découvrant des dents d'une blancheur éblouissante. Elle aurait fait le bonheur d'un couturier à la recherche d'un mannequin exotique.

— Ne te méprends pas, *amigo*, je ne suis pas une fille comme celles-là. Ce que je te propose, c'est de t'aider à trouver l'homme que tu cherches. Rien d'autre.

Son français, teinté d'un accent délicieux, était presque aussi parfait que le dessin de ses lèvres et le galbe de ses bras. Cela faciliterait nos relations,

car si je me débrouille en espagnol, les subtilités de cette langue m'échappent.

— Je ne me méprends pas. Comment sais-tu que je cherche quelqu'un ?

— Tu as posé des questions à mon cousin. Il travaille chez Cubatur.

Dès mon arrivée, j'avais en effet interrogé les employés des agences de location de voiture, à l'aéroport, et ceux de Cubatur, au siège de la compagnie. Ça remontait à deux jours.

— Mais comment m'as-tu retrouvé ?

— Par hasard. Je t'ai reconnu, dans la rue.

— J'ai peut-être déjà rencontré la personne que je cherche...

Elle pencha son visage de côté, plissa ses yeux de chatte siamoise et fit avec ses lèvres une adorable petite moue qui lui donna une expression enfantine.

— Je ne crois pas. Si je me trompe, j'aurais gagné le droit de boire un Pepsi avec toi dans cet endroit...

Elle commanda son Pepsi et moi un *cuba libre*. Nous marquâmes une pause qu'elle mit à profit pour examiner les lieux. Rien ne distinguait ce bar de ceux des autres établissements du même genre qu'on pouvait rencontrer aux quatre coins du monde, mais elle ne devait pas voir les choses de cette façon.

— Comment t'appelles-tu ?

— Mirta.

— Et que fais-tu dans la vie, Mirta, quand tu ne

proposes pas de les aider aux étrangers que tu rencontres dans la rue ?

Une onde de mécontentement passa sur son visage.

— Je n'aborde pas LES étrangers. Je ne suis pas une *jinetera.* J'ai seulement eu l'idée de t'aider, toi. Je suis ingénieur chimiste. Mais l'entreprise dans laquelle je travaille est fermée. Nous n'avons plus ni matières premières ni électricité pour la faire fonctionner. Les Américains nous asphyxient. Pour le moment, je suis payée à ne rien faire. Ce qui me laisse beaucoup de temps...

Ingénieur chimiste ! Je m'attendais à tout sauf à cela. Mes préjugés m'avaient joué un tour. Je ne trouvai rien à dire. M'excuser de ma méprise n'aurait fait que m'enfoncer.

— Si c'est ce que tu souhaites savoir, je ne suis pas désintéressée. Si je t'aide à trouver la personne que tu cherches, tu me verseras cent dollars. Pour toi, c'est très peu, je connais le montant des salaires européens, mais pour moi c'est beaucoup. J'imagine que tu ne l'ignores pas non plus.

— Où as-tu appris le français ?

— A la faculté. Et mon oncle le parle couramment. Je m'entretiens en lisant des livres et des journaux, quand j'en trouve.

— C'est entendu. Ta proposition me paraît correcte. En attendant de commencer les recherches, veux-tu venir dîner avec moi ?

— Ce soir, ce n'est pas possible. Je ne l'avais pas prévu. J'ai rendez-vous avec mon fiancé. Demain,

oui. Mais je peux encore rester un moment avec toi. Parle-moi de l'homme que tu cherches.

J'avais plusieurs photos sur moi. Je lui en tendis une.

— Il se nomme Guilvinnec. Robert Guilvinnec. Il a cinquante-cinq ans et à peu près ma taille, un mètre soixante-quatorze, mais il est nettement plus gros et, comme tu le vois, plus dégarni. Il est arrivé à Cuba voici trois mois environ. Mais peut-être est-il reparti. Je ne suis pas certain.

— Pourquoi le cherches-tu ?

— C'est un travail qu'on m'a demandé.

— Tu es policier ? Détective privé ? Je ne veux pas avoir d'ennuis avec la milice. Je ne ferai rien d'illégal.

— Je ne souhaite pas non plus commettre d'actes illégaux. Jusqu'à preuve du contraire, rechercher un de ses concitoyens n'est pas illégal. Je n'ai ni l'intention de le tuer ni celle de le forcer à rentrer en France, seulement de savoir ce qu'il fait et comment il vit. Je suis journaliste.

Mirta porta la photo à la hauteur de ses yeux, la fixa avec intensité comme si elle voulait ainsi se pénétrer de sa personnalité.

— Qu'est-ce qu'il a fait, cet homme ?

— Il a volé beaucoup d'argent.

— Mais le rôle d'un journaliste n'est pas de courir après les voleurs. Qui t'a demandé de le faire ?

— Tu es très curieuse, Mirta. C'est une longue histoire.

2

Dans la vie, on ne fait pas toujours ce qu'on veut. Pour ma part, mon rêve consisterait à vivre de mes livres, mais les nécessités de l'existence me contraignent à pratiquer, à côté des enquêtes sur le terrain auxquelles je consacre l'essentiel de mon temps, une forme de journalisme alimentaire. Je pige pour diverses publications économiques et, à mon corps défendant, je suis devenu un spécialiste de la distribution de détail et du *franchising*. C'est à ce titre que je collabore depuis une demi-douzaine d'années à *Commerce mag*. Les patrons de cette assez luxueuse revue mensuelle, Géraldine et Paul Maillard, se disent satisfaits de mon travail ; celui-ci ne me prend pas trop de temps car je suis bien rodé, ainsi, chacun y trouve son compte, bien que le montant inscrit sur ma feuille de paie ne soit pas très élevé. Le siège de *Commerce mag* occupe un étage entier d'un immeuble de l'avenue Franklin-Roosevelt, au-dessus des vitrines d'une maison de couture. Les Maillard sont des gens qui ont beaucoup

d'argent et veulent que ça se sache. Leur chauffeur passe le plus clair de son temps à les attendre au volant de leur monstrueuse Cadillac bleu marine rangée sur le trottoir ou en double-file. Ils possèdent une maison à Saint-Germain-en-Laye, un appartement à Deauville et une villa les pieds dans l'eau à Juan-les-Pins, devant laquelle est amaré leur bateau, un affreux fer à repasser équipé d'un radar et de deux Volvo de huit cents chevaux qu'ils n'utilisent pas plus de deux ou trois jours par an et qui ne s'éloigne jamais de plus d'un kilomètre de la côte. Cette volonté de paraître vient probablement de leurs origines modestes. Les Maillard ont débuté dans les affaires en ouvrant une épicerie. Ils en sont fiers et n'hésitent pas à le répéter presque quotidiennement à leur personnel qu'ils terrorisent et paient au lance-pierre. Ils comptent les crayons, les enveloppes, les gommes et les pellicules photo, mais sont capables de jeter des sommes énormes par les fenêtres pour la moindre lubie.

Lorsque j'arrivai au siège du journal, pour déposer le texte de mon dossier mensuel, la secrétaire de Paul Maillard, une rouquine boulotte qui s'habille dans les magasins pour minettes bien qu'elle en ait passé l'âge depuis un certain temps, me fit savoir que le patron souhaitait me rencontrer. C'était relativement inhabituel, car j'ai plutôt affaire d'ordinaire à son épouse. Les Maillard se sont en effet répartis les rôles. Chacun a son domaine réservé et supporte mal que l'autre y fasse des incursions. La rédaction du journal incombe en

principe à Madame. En fait, sa tâche essentielle consiste à choisir les photos pour la page de couverture, mais cela suffit pour déclencher chaque mois d'invraisemblables psychodrames avec le maquettiste, le photographe et le chef de publicité. Je m'efforce généralement de rester neutre lorsque l'envie leur prend de me demander mon avis. De son côté, Monsieur gère une demi-douzaine d'entreprises qui font rentrer dans ses caisses beaucoup plus d'argent que la revue dont la fonction est avant tout d'apporter un peu de prestige à des activités assez ternes.

Le cadre de travail de Paul Maillard correspond à l'image qu'il cherche à donner de sa réussite. Il se compose de deux pièces contiguë. D'un côté, une salle de réunion que ne dédaignerait pas le conseil d'administration d'une banque, dotée d'une immense table d'acajou à laquelle ne s'assoient jamais plus de trois ou quatre personnes à la fois ; de l'autre, un bureau meublé en cuir et acier design. Aux murs, des copies de maîtres hollandais et des sous-verres où sont soigneusement encadrés les divers prix et trophées de complaisance attribués à *Commerce magazine* et ses patrons. Madame dispose pour elle toute seule d'une suite du même genre, un peu plus petite toutefois. Les Maillard monopolisent ainsi pour leur usage personnel la moitié de la surface de leur siège, tandis que leurs trente-huit employés s'entassent dans des pièces minuscules et bruyantes.

Je frappai, entrebâillai la porte, et entrai, sans

attendre d'y avoir été invité. Je ne me gêne pas avec les Maillard. C'est une façon de me faire respecter d'eux.

Paul Maillard est un homme de quarante-cinq ans, corpulent, toujours vêtu de costumes sombres en tissus brillants, avec des pochettes assorties à ses cravates. Il porte des chaussures en crocodile et une grosse Rolex brille à son poignet. Dès qu'on croise son regard, on sent qu'on a affaire à un personnage rusé et imbu de lui même. De l'épicier, il a gardé la faconde et le sens du contact. Son sourire et ses flatteries ne visent qu'à mettre le client en condition. Ceux dont il n'attend rien n'y ont pas droit. Avec son personnel, il est cassant et autoritaire.

Maillard était assis en face de son gendre, un blondinet boutonneux qu'il a engagé comme directeur commercial d'une de ses boîtes et qui se pique aussi de faire du journalisme. Le gendre me serra la main avec empressement, puis, sur un signe négligent que lui adressa son beau-père de patron, nous laissa en tête à tête.

— François va nous créer une rubrique cinéma, annonça Maillard. C'est une bonne nouvelle, non ?

L'idée du gendre était sans doute, grâce à cette rubrique, d'aller faire le beau dans les festivals. Maillard n'ignorait rien de la personnalité de l'homme que sa fille avait épousé deux ans plus tôt et qui, sans son aide, aurait probablement pointé à l'ANPE ou, au mieux, servi des hamburgers à mi-temps chez Mc Donald's, mais il ne fallait surtout pas critiquer son gendre en sa présence.

— Assurément, acquiesçai-je. Mais, pour un journal de commerçants, vous ne craignez pas que nous nous dispersions un peu...

— Les commerçants vont au cinéma comme tout le monde, non ?

Je n'insistai pas. C'était son journal, pas le mien.

Maillard me fit signe de m'installer en face de lui, de l'autre côté de la table géante, me proposa un café, puis se ravisa après avoir consulté sa montre.

— Vous avez un moment ? Si nous allions casser la croûte quelque part ?

C'était une grande première. Maillard, en six ans de collaboration, ne m'avait jamais invité. Il me fit monter dans sa Cadillac. Le chauffeur nous déposa devant le *Fouquet's*. Nous aurions été presque aussi vite à pied. Nous nous retrouvâmes dans une sorte de petit jardin intérieur. Jean-Edern Hallier déjeunait à deux tables de nous, lunettes noires sur le nez et écharpe blanche autour du cou, en compagnie de deux femmes vulgaires et très décolletées qu'il appelait « mes choutes ». L'écrivain parlait si fort que nous ne pouvions pas perdre un mot de son monologue.

Maillard examina le menu avec un air gourmand, puis me couvrit de compliments, en m'appelant par mon prénom, à l'américaine.

— N'en profitez pas pour me demander une augmentation, Dominique. Je ne vous la donnerai pas.

Ça, j'y avais renoncé depuis longtemps. Le personnel n'en avait pour ainsi dire jamais. Pour en